

## “Le roman du romancier”, par Clara DUPONT-MONOD<sup>1</sup>



Le pourquoi d'un roman, c'est déjà un roman. Les ressorts appartiennent à une machine mystérieuse, qui souvent échappe à l'auteur. En général, on écrit, et on comprend plus tard pourquoi on a écrit. Ce sont les lecteurs qui en savent le plus: c'est vous, devant moi, qui faites des liens, lancent des ponts, c'est vous qui créez une cohérence que nous, auteurs, ne voyons pas.

Ecrire est une nécessité. C'est boire parce qu'on a soif. On le fait. On ne se pose pas la question: c'est une question de survie, de survie psychique, et donc c'est une question naturelle.

Pour ce qui me concerne, mon premier roman a obéi à une question de survie psychique. J'en ai déjà parlé ici, mon premier roman a été une promesse faite sur la tombe de mon petit frère, au moment précis de la mise en terre. Le petit cercueil descendait, se recouvrait d'ombre, et à ce moment là, j'ai pensé deux choses, aussi folles l'une que l'autre: la première, « pourvu qu'il n'ait pas froid »; la seconde, je t'écrirai un livre. Je mettrai le temps qu'il faudra, mais je t'écrirai un livre. Et je l'ai fait. Je l'ai fait sans savoir, à ce moment là, qu'une des fonctions premières de la littérature est de contrer une deuxième mort, qui est l'oubli. Je suis rentrée chez moi après l'enterrement, et le roman est venu tout seul: c'était l'histoire d'une petite fille qui se réveille un matin avec des ailes dans le dos. Ça la gratte, ça la gêne, elle ne sait même pas si elle pourra se servir de ses ailes, et, parce qu'anormale, elle est mise au ban du village.

Ecrire ce livre c'était une façon de dire à la perte: la littérature est plus forte que toi. Peut-être qu'on n'écrit que pour ça: pour dire au néant, tu as perdu.

---

<sup>1</sup> Journées des Écrivains du Sud 2014. © Clara Dupont-Monod.

Mes romans suivants ont été aussi un pied de nez au néant. Pour mon deuxième livre, j'ai choisi le roi Marc, qui est le mari d'Yseut dans le mythe de Tristan et Yseut. Un personnage essentiel, que la postérité a mis de côté. Et pour mon troisième livre, j'ai choisi une très jeune fille qui a vraiment existé, au XIIe siècle, Juette, qui a été parmi les premières à dire non à la puissance de l'église. Elle a amorcé la grande vague des hérétiques du Moyen Age et là aussi, la postérité l'a ignorée. Donc là, même principe de la littérature qui sort de l'oubli, qui offre une seconde vie aux engloutis de l'histoire. Bien sûr, le souvenir de ce petit frère enterré est toujours là, en filigrane, et quand on dit qu'un écrivain écrit toujours le même livre, c'est peut-être vrai.

Le livre qui fait exception, c'est celui qui va paraître fin août, qui sera consacré à Aliénor. Aliénor d'Aquitaine, reine de France en 1137, et puis reine d'Angleterre, dix fois mère, croqueuse d'hommes, femme de pouvoir, et morte à plus de 80 ans. Pour écrire Aliénor, j'ai dû me battre contre elle. Parce que, pour la première fois, un personnage n'avait pas besoin de moi. Quand ils me voyaient arriver, le roi Marc ou Juette se confondaient en remerciements – cette phrase est perchée, mais enfin, on n'est pas écrivain si on est sain d'esprit! Je veux dire par là qu'ils n'avaient que moi pour les sortir de l'oubli. Mais Aliénor... des générations d'auteurs étaient passés avant moi. Elle a inspiré quantité de poèmes, textes, tableaux, romans, bande dessinée, films! Quand je l'ai rencontrée, elle m'a toisée, elle m'a dit « mais qui es-tu, toi? Kesske tu as à dire encore sur moi? Ça fait dix siècles qu'on écrit sur moi! » Et c'était vrai. Alors il a fallu, comme au Moyen Age, la faire mienne. Me débarrasser de la légende, tout en m'appuyant dessus, lui inventer une enfance, des zébrures, imaginer son couple avec Louis VII, le roi de France... Profiter du vide, cette fois, et non plus le défier. Ce n'était plus: néant, tu as perdu, c'était: néant, tu me portes, parce que je peux tout imaginer. L'absence de trace n'était plus une ennemie, mais une alliée. J'avais l'armature chronologique, la seule chose fiable, mais pour le reste: on n'a presque rien d'Aliénor, et ce presque rien était une arme. C'était une liberté.

Normalement, les historiens devraient être furieux, ils me diront que « un chagrin comme un boulet », ce n'est pas valable,

parce qu'il n'y avait pas de boulet au XIIe siècle, que « tu as été le détonateur de ma honte », ça ne marche pas non plus, que le ragondin, cet animal, n'est arrivé qu'au XIXe siècle... J'ai fait d'Aliénor un personnage très païen, qui croit aux dieux des moissons, à l'écorce des arbres, en réalité, elle était beaucoup plus pieuse que ça, j'ai fait de Louis VII un roi visionnaire alors qu'en réalité, il n'avait pas beaucoup d'envergure...

Mais quelle importance? Le roman, c'est l'espace de la liberté. Je veux faire rencontrer Mozart et Gustave Flaubert? Je peux. Cette liberté, c'est la grande différence avec le cinéaste: je n'ai pas besoin de figurants, en un clin d'œil, en un clin de phrase, je peux couvrir une colline de 20 000 soldats, lancer le départ de la seconde croisade, orchestrer une immense bataille. L'écrivain est tout seul, il ne doit rien à personne, il ne compte que sur lui. Son monde est incarné par les mots, et non pas par les corps, comme au cinéma. Et un mot, contrairement à un corps, ça s'efface, se déplace, c'est malléable, sans compter que ça coûte beaucoup moins cher. Mais je crois que cette liberté est fondamentale pour le romancier, parce qu'elle ressemble à une trêve. Dans ce grand combat que nous menons tous pour vivre, un roman, ça signe une trêve. L'écrivain dépose les armes. Il ne va plus se battre, il ne va plus être dans la vie, mais dans la littérature. Il s'offre un repos. Une rêverie. C'est le seul espace où le cynique invente de grandes histoires d'amour, où l'orphelin imagine des saga familiales, où le déprimé écrit des textes hilarants, c'est dire: la vie m'a donné ceci, mais, le temps d'un livre, je ne vais pas me bagarrer, je vais imaginer cela. La littérature m'offre cette échappée, cette trêve. Alors on peut voir aussi les romans comme autant de petits drapeaux blancs agités dans le chaos.

Je vous remercie.

*Clara Dupont-Monod.*